

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Jacques d'Hondt

Hegel secret

*Recherches sur les sources
cachées de la pensée de Hegel*

Hegel a tenu secrètes beaucoup de pensées et quelques actions. Sans doute en laisse-t-il assez percer pour que l'on puisse deviner une part de ce qu'il cache : encore faut-il, à cette fin, soupçonner, chercher. Faute de cela, ses historiens tombent souvent dans des pièges que le philosophe n'avait tendus que pour y prendre ses contemporains.

. Ce livre montre qu'en certains cas la conduite et les lectures de Hegel diffèrent de ce que l'on croyait naguère. Sous des apparences dociles, il ne resta pas toujours aussi conformiste qu'on l'a dit. Il sut lire des œuvres marginales, subversives, étranges, et même françaises ! Il ne relève pas exclusivement de « l'idéologie allemande ».

La découverte de ces secrets accompagne et encourage la réinterprétation de sa philosophie. Quand le philosophe change de visage, la tradition morose qui figeait sa pensée perd contenu et contenance.

J. D'H.

HEGEL SECRET

Recherches sur les sources cachées de la pensée de Hegel

JACQUES D'HONDT

DEUXIÈME ÉDITION
MISE A JOUR

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

PRÉFACE A LA DEUXIÈME ÉDITION

AVANT-PROPOS

INDEX DES ABRÉVIATIONS

PREMIÈRE PARTIE - *RENCONTRES*

CHAPITRE PREMIER - « MINERVA »

CHAPITRE II - RÉVOLUTIONNAIRES ET ILLUMINÉS

DEUXIÈME PARTIE - *LECTURES*

CHAPITRE PREMIER - VOLNEY

CHAPITRE II - RABAUT DE SAINT-ÉTIENNE

CHAPITRE III - LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER

CHAPITRE IV - CONTAMINATIONS INTERNATIONALES

1. *ANTRECHAUX, KNIGGE, REIMARUS*

2. *J.-F. GUÉROULT*

3. *DIETRICH VON BÜLOW*

TROISIÈME PARTIE - *ALLIANCES*

CHAPITRE PREMIER - « ÉLEUSIS »

CHAPITRE II - LES FILS DE LA TERRE

CONCLUSION

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser

PRÉFACE A LA DEUXIÈME ÉDITION

Les conclusions auxquelles Hegel secret parvient semblent très prudentes, et comme en retrait sur les constats et les arguments qui les fondent. On me l'a souvent reproché.

Mieux vaut, pourtant, qu'elles n'excèdent pas les résultats acquis par la recherche. Je me proposais de découvrir ce que Hegel, et quelques autres, avaient caché. Les risques d'erreur étaient considérables. Il convenait de rester prudent. Je me suis donc tenu sur mes gardes, aussi bien dans ce travail, qui concerne surtout la jeunesse et les lectures du philosophe, que dans l'ouvrage conjoint, Hegel en son temps (1968), où j'examine plutôt l'attitude politique de l'homme mûr.

L'enquête

Dans le domaine particulier qu'ils balisaient, ces livres ont dérangé quelques idées reçues. Ils ont accompagné et encouragé les réinterprétations de l'œuvre de Hegel. A cet égard, je n'évoque pas sans émotion l'ample révision de la Philosophie du Droit entreprise par Karl-Heinz Ilting, qui avait tenu à proclamer l'antériorité de ma recherche et la communauté d'inspiration qui nous animait.

Hegel secret met en évidence quelques aspects, naguère occultés, de la Personnalité du philosophe, il révèle des relations suspectes, il signale des lectures surprenantes. Tout cela prend son importance du fait que ce fut longtemps oublié, négligé ou dissimulé.

Si je réfléchis maintenant à la manière dont j'ai procédé, je dois la comparer, non sans étonnement, à l'enquête policière, pour laquelle je ne m'étais pas auparavant senti de vocation.

J'ai soupçonné Hegel, je me suis informé sur ses rapports avec des conspirateurs ou d'anciens conspirateurs, je l'ai pris en filature, j'ai fait parler les concierges de sa pensée, j'ai lu entre les lignes de sa

correspondance, m'attardant aux lettres qu'il préférait ne pas confier à la poste officielle, relevant les traces du courrier qu'il avait jugé bon de détruire ou de faire détruire.

Enquête policière, donc. Mais enquête policière à rebours ! Elle n'amorce pas une inculpation, elle induit, au contraire, une réhabilitation. Ce qui était répréhensible à l'époque de Hegel, notre temps l'envisage d'une tout autre manière.

Les conditions

A leur niveau modeste, les procédés mis en œuvre, les résultats obtenus, l'intérêt suscité posent des problèmes : à quelles conditions un tel livre pouvait-il être écrit ? Pourquoi n'a-t-il pas été écrit plus tôt, et par d'autres ?

Après coup, on a en effet l'impression que ces découvertes parcellaires n'offraient pas de grandes difficultés. Il y fallait certes du travail, mais il suffisait de chercher consciencieusement pour trouver et, dans le filon hégélien, les prospecteurs n'ont jamais manqué.

Pourquoi n'ont-ils pas trouvé précisément cela ? Simplement parce que ce n'est pas cela qu'ils cherchaient.

Pourtant, Hegel les invitait directement, par exemple, à effectuer une reconnaissance en direction de Forster ou de Marivaux. Il les nommait. Il citait une page de Forster. Les commentateurs s'en sont tenus à cette page. Pour voir des similitudes importantes — que j'ai indiquées aussi dans un autre ouvrage (De Hegel à Marx, PUF, 1972) — , il convenait de lire un admirable roman de Marivaux et un livre remarquable de Forster. Des interprètes minutieux n'ont pas cru devoir se donner cette peine, et se sont privés, en fait, de grandes joies. Ils négligeaient l'intérêt philosophique de Marivaux, comme celui de Louis-Sébastien Mercier. Ils haïssaient Forster, le « Jacobin de Mayence », un « traître qui a livré Mayence aux Français », comme disent encore maintenant certaines encyclopédies allemandes ! Ils se sont détournés de ces auteurs.

Le statut de la philosophie

Ce manque d'attention, cette absence d'intérêt m'inquiètent. Ai-je eu

raison de les surmonter ?

La recherche que j'ai menée, concernant les antécédents fragmentaires, les sources concrètes, les conditions temporelles de la pensée de Hegel, apporte-t-elle quelque chose à la philosophie ?

Ce fut pour moi une affaire passionnante, mais les satisfactions personnelles que l'on en retire ne suffisent pas à justifier une entreprise intellectuelle. Les maîtres qui me formèrent n'accordaient guère d'importance, pour la plupart, à ce genre de connaissance. Ils se méfiaient des mélanges impurs. Ils voulaient préserver la philosophie de toute contamination par le non-philosophique, étranger, et vil. Noli me tangere !

J'ai choisi un autre chemin, et ce choix n'a fait l'objet d'aucune critique. J'ai pu constater que l'hostilité à l'intrusion de l'histoire dans la philosophie est beaucoup moins générale qu'on le pourrait imaginer d'abord. Il y a un décalage entre les professions de foi antihistoriques de quelques-uns et la séduction que les apports historiques concrets exercent sur leur esprit.

Pour un tel travail, la première condition était de ne pas exclure l'idée qu'un philosophe soit lié, dans sa pensée philosophique même, à son temps, à son milieu, aux autres activités spirituelles. Pour distincte qu'elle soit, et justement soucieuse de son indépendance, la philosophie ne jouit pas d'une autonomie absolue. Elle relève de la vie unanime. Les idées philosophiques ne tombent pas du ciel ; du moins, pas toutes.

Cette reconnaissance d'une insertion objective n'implique nullement que l'on puisse se dispenser d'une compréhension interne de chaque système philosophique. Pour tenter de détecter des conditions d'apparition du système, il faut d'abord l'avoir précisément identifié, connaître sa structure, discerner ses moments constitutifs, saisir son fonctionnement et son sens.

Le privilège français

Ces exigences diverses, ces projets singuliers, suscitent bien des difficultés. N'y avait-il pas de la présomption à les assumer, pour un Français ?

Hegel a toujours vécu et travaillé en Allemagne. Un chercheur allemand n'est-il pas mieux en mesure de comprendre des textes difficiles, de retrouver dans leur détail des circonstances contingentes, des péripéties, des épisodes, les reprises successives d'un long combat intellectuel ? Il vit lui-même dans la familiarité des lieux, des mots, des noms, des souvenirs. Un Français ne

risquait-il pas de s'égarer dans les anecdotes, et, déjà, de confondre tous les Schmidt et tous les Schulze que Hegel a pu rencontrer ?...

Il y avait là un handicap. Je n'en ai pas tenu compte. Le cours de ma recherche a montré que cette tâche ne pouvait être commodément accomplie que par un Français, et en France. Concernant les buts visés, la possession de la langue française et l'imprégnation de culture française donnaient un grand avantage.

Elles permettaient de jauger la profondeur de l'influence française sur Hegel. Elles facilitaient l'accès à des pièces de théâtre de L.-S. Mercier, fort peu connues en France même, aux œuvres de Rabaut, et aux Ruines de Volney.

Il y a une part de Hegel plus accessible à un Français qu'à un Allemand. Cette idée surprend. Elle se heurte à l'opinion communément admise et comme évidente. Pour l'accueillir, il fallait avoir sauté par-dessus quelques obstacles épistémologiques.

La sympathie

On présente presque toujours Hegel comme le penseur allemand par excellence. On le qualifie parfois de nationaliste, de chauvin. Sur cette lancée, on croit pouvoir ajouter qu'il était réactionnaire. Au total, le philosophe de l'absolutisme monarchique prussien !

Il fallait briser cette image, pour pouvoir engager les recherches dans la direction que j'avais choisie. Si la plupart des chercheurs antérieurs ne l'ont pas fait, c'est d'abord parce que la biographie et l'histoire, concernant une philosophie, ne les intéressaient pas. Ils affectaient même du dédain à leur égard.

Ce mépris ne les empêchait cependant pas de mettre en valeur mainte relation historiquement décelable entre la pensée de Hegel et de minimes écrivains du passé, des sectes religieuses infimes. Leur dédain allait en un seul sens.

S'ils n'ont pas tourné leur regard dans l'autre sens, c'est que, de ce côté-là, tout leur répugnait. Ou bien, ils n'y songeaient pas. Leur esprit n'était pas constitué de telle manière qu'il pût envisager quelque influence de Forster ou des petits auteurs maçonniques français sur Hegel. C'était, pour eux, l'inimaginable.

L'obstacle épistémologique était, en eux, idéologique.

Pour le franchir, il fallait admettre que la grande histoire de l'idéalisme allemand n'est pas absolument autonome, et que, de plus, elle n'est pas uniquement allemande, ni purement contemplative. Hegel appartient au monde. Quelle que soit d'ailleurs son insertion dans l'idéologie de son pays, l'idéologie allemande, il y importe quelque chose de l'idéologie française.

Cela implique que l'on prenne au sérieux une thèse de Hegel, dont il ne réussit d'ailleurs pas à rendre parfaitement compte : à chaque époque, un pays prend la tête du mouvement politique et intellectuel mondial, innove hardiment, influence toutes les nations, à des degrés divers. Aucun doute : au siècle de Hegel, et il l'a lui-même proclamé, ce pays était la France.

La compréhension profonde de la pensée de Hegel exige une sympathie avec elle, et une sorte d'identification avec son époque dans la diversité des pulsions qui l'animent.

Une telle identification, relative et fragile, resterait radicalement impossible si, entre les époques, les cultures, les systèmes de pensée, se creusait une rupture absolue ; si, enfermés inéluctablement dans notre rationalité actuelle, nous ne pouvions explorer objectivement les épistémies périmées. Toute véritable connaissance du passé deviendrait alors illusoire, et, selon une étonnante formule de Hölderlin et de Hegel, « nous serions comme des assassins devant l'histoire ».

J. D'H.

« L'intérêt de la biographie a l'air de s'opposer directement à un dessein général ; mais elle a elle-même comme arrière-plan le monde historique auquel l'individu est mêlé. »

HEGEL.

AVANT-PROPOS

Faut-il surveiller les lectures des philosophes ? On n'exige pas habituellement qu'ils les confessent. Mais c'est dommage, en un sens, car la connaissance de ce qu'ils lisent faciliterait souvent l'intelligence de ce qu'ils disent.

Parfois, une inflexion surprenante de leur discours laisse soupçonner qu'ils reprennent la parole d'un autre, sans prévenir. Ils la transposent, et elle devient comme un écho brisé, presque indéchiffrable. L'énigme des formules ne se délie que si l'on retrouve le texte original.

Ainsi convient-il, pour mieux comprendre Hegel, de relire sans impatience quelques œuvres surannées qui éveillèrent en son esprit bien des résonances. Mais nous ne savons pas toujours quel simple thème le maître emprunta pour tresser sur lui ses variations somptueuses.

Et cette ignorance s'explique aisément. Hegel a lui-même évalué ce qu'il devait à des esprits superbes. Mais il lui est arrivé aussi de se tourner, beaucoup plus discrètement, vers des auteurs maintenant délaissés, des talents si modestes que notre époque les oublie, des hommes si compromettants qu'il préféra taire leur nom.

Au moment de leur gloire éphémère, Hegel a su recueillir quelques-unes des images dont ils s'enchantaient, éprouver leurs inquiétudes, suivre un instant leur inspiration, scruter leurs pressentiments. Il a retenu quelque chose de ces petits écrivains. Il n'a pas dédaigné cette piétaille.

La voici qui fait maintenant valoir ses droits. Espère-t-elle déposséder le philosophe ? En proclamant ses mérites, ne diminue-t-on pas ceux de Hegel ?

Rien à craindre ! La créance nouvelle n'est pas ruineuse. Et en outre, les biens de Hegel s'accroissent finalement de tout ce que l'on fait d'abord mine

de leur soustraire. Les significations de son œuvre, loin de s'effacer, s'accroissent et se multiplient chaque fois qu'on lui assigne d'autres précurseurs, tout au contraire des fleuves que l'on risque de tarir en captant leurs sources.

Hegel détenait la pierre philosophale, il changeait immédiatement en or précieux toutes les espèces vulgaires qu'on lui confiait.

L'évocation de quelques antécédents parcellaires de l'Hégélianisme fera mieux resplendir sa richesse propre. Elle soulignera davantage encore la puissance et l'originalité d'une philosophie capable d'absorber et de dépasser avec la même aisance les systèmes les plus majestueusement composés et les intuitions rhapsodiques glanées dans des œuvres inégales.

De cette confrontation, Hegel ne sortira ni bouleversé, ni amoindri. Simplement, sous un éclairage insolite, son portrait se teintera de quelques nuances nouvelles, imprévues.

Quant aux écrivains qu'il remarqua, Hegel leur rend mille fois le maigre secours qu'il en reçut.

Grâce à lui, les voici sortis de l'ombre, tout éblouis, croyant à peine à cette chance tardive et inespérée. L'ambition littéraire les dévorait, autrefois. N'en doutons pas, elle reprendra de l'appétit, elle leur donnera vite de l'arrogance.

Efforçons-nous de les contenir dans les limites de leur modeste rôle. C'est pour les sources des fleuves, non pour les hommes, que vaut la coutume : elles seules prennent le nom du dieu qui daigna se pencher sur elles.

L'événement décisif, dans la vie de tous ces auteurs, c'est la Révolution française. Hegel a choisi de consulter des témoins qui furent en même temps des complices : Volney, Rabaut de Saint-Étienne, Louis-Sébastien Mercier, Bonneville, adeptes d'une Franc-Maçonnerie « cosmopolitique », ralliés au mouvement « girondin ».

Nous découvrirons facilement les liens de Hegel lui-même avec cette Franc-Maçonnerie, et nous comprendrons alors certains de ses écrits, inexplicables sans ce recours.

Mais auparavant, il nous faudra retrouver les personnages et les publications qui l'incitèrent à cet engagement.

Ainsi, de rencontre en lecture, de lecture en option, se dévoileront peu à peu des aspects de Hegel, que le philosophe, en son temps, avait cachés.

INDEX DES ABRÉVIATIONS

qui ont parfois été utilisées
dans les notes de ce travail
pour les références aux œuvres de Hegel

Werke : *Œuvres complètes*, en allemand, dans deux éditions :

- a) Édition Glockner : *Sämtliche Werke*, Jubiläumsausgabe, neuherausgegeben von H. GLOCKNER, Stuttgart, Fr. Frommanns Verlag, 1927-1930, 20 volumes, in-12.
- b) Édition Lasson : *Samtliche Werke*, herausgegeben von Georg LASSON und J. HOFFMEISTER, Leipzig, Meiner, 1913-1938, 21 volumes, in-8°. *Les Schriften zur Politik* constituent le tome VII de cette édition.

Briefe : *Briefe von und an Hegel* (*Lettres de Hegel et à Hegel*), publiées par J. HOFFMEISTER et R. FLECHSIG, Hambourg, Meiner, t. I, 1952 ; t. II, 1953 ; t. III, 1954 ; t. IV, 1960.

Dokumente : *Dokumente zu Hegels Entwicklung* (*Documents concernant l'évolution de Hegel*), ensemble d'inédits de Hegel, provenant de diverses époques, et rassemblés par J. HOFFMEISTER, Stuttgart, Frommann, 1936, in-8°.

Nohl : Nous désignons par ce nom, selon l'usage, les *Hegels Theologische jugendschriften* (*Écrits théologiques de jeunesse*), publiés par D.H. NOHL, Tübingen, Mohr, 1907, in-8°.

Philosophie der Geschichte : *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte* (*Leçons sur la philosophie de l'histoire*), citées, sauf indication contraire, dans l'édition Glockner des *Œuvres* (*Werke*, t. XI, 1928). Dans l'édition Lasson, elles constituent le t. IX (1920).

Die Vernunft : *Die Vernunft in der Geschichte* (*La Raison dans l'histoire*), 5^e éd., Hambourg, Meiner, 1955. HOFFMEISTER a publié séparément, sous ce titre, *l'Introduction aux Leçons sur la philosophie de l'histoire*.

Berliner Schriften : Textes datant de la dernière période de la vie de Hegel

(1818-1831), et édités en 1956 par HOFFMEISTER (Hambourg, Meiner, in-16).

Phénoménologie : Nous renvoyons directement à la traduction française de Jean HYPPOLITE : *Phénoménologie de l'Esprit*, Paris, Aubier, 1939-1941, 2 vol., in-8°.

PREMIÈRE PARTIE

RENCONTRES

CHAPITRE PREMIER

« MINERVA »

Hegel et Schelling lisaient la revue *Minerva*, où parurent les *Lettres* d'Ælsner. Hegel nous le dit lui-même, et cette précieuse indication nous permettra de découvrir quelques aspects encore mal connus du milieu intellectuel qu'il fréquentait. Elle nous donnera le moyen de déceler des influences surprenantes. Aussi mérite-t-elle un examen attentif.

A la fin de l'année 1794, Hegel fait la connaissance d'Ælsner, à Berne, et il apprend ainsi la véritable identité de l'auteur des *Lettres de Paris*¹. Révélation intéressante, et piquante, dont il s'empresse de faire part à Schelling. Il lui écrit :

« Il y a quelques jours, j'ai parlé par hasard, ici, à l'auteur des *Lettres* dans *Minerva*, lettres qui te sont bien connues, — elles étaient signées O., soi-disant un Anglais. Mais l'auteur est un Silésien et s'appelle Ælsner. Il m'a donné des nouvelles de quelques Wurtembergeois qui se trouvent à Paris, et aussi de Reinhard qui occupe un poste de grande importance au département des Affaires étrangères. Ælsner est un homme encore jeune ; on voit qu'il a beaucoup travaillé. Il passe l'hiver ici en simple particulier »².

Ainsi, avant cette rencontre, Hegel ignorait la véritable personnalité d'Ælsner. Ce n'est donc pas afin d'y trouver les *Lettres* qu'il s'était mis à lire *Minerva*. Mais c'est au contraire parce qu'il suivait cette revue qu'il y trouva les écrits d'Ælsner.

Minerva, un journal de contenu historique et politique représentait assez bien, du moins à ses débuts, la tendance politique à laquelle se rattachaient les « trois compagnons de Tübingen »³, Hegel, Hölderlin et Schelling. Leur intérêt pour elle ne saurait nous étonner. Par contre, ce qui nous surprendra,

c'est que l'on n'ait pas remarqué plus tôt son influence sur Hegel. Nous en retrouverons des traces jusque dans ses dernières œuvres, jusque dans les *Leçons sur la philosophie de l'histoire*. Hegel a toujours gardé le souvenir de certains articles de *Minerva*, sans marquer d'ailleurs en cela de préférence spéciale pour ceux d'Ælsner. La réapparition de ces souvenirs de jeunesse dans les dernières leçons du professeur de Berlin ne manque pas de poser de difficiles problèmes concernant l'évolution de sa pensée.

La revue paraissait en livraisons mensuelles de petit format (in-12) et de faible volume. Hegel semble avoir puisé des idées, des informations ou des problèmes dans tous les articles. Ils concernaient surtout l'actualité politique, ou l'histoire dans sa relation à cette actualité, et la plupart d'entre eux touchaient directement ou indirectement aux événements de la Révolution française.

LES SECRETS DE « MINERVA »

Avant de rappeler et d'analyser en détail, dans les prochains chapitres, des opinions et des thèmes de réflexion que Hegel doit à certains collaborateurs de *Minerva*, il nous faut d'abord mieux identifier cette revue et mettre en évidence ses tendances idéologiques, car nous projetons d'en retrouver les échos dans la vie et la pensée de Hegel.

Elle a servi d'intermédiaire entre le philosophe et certains penseurs français. Mais elle a aussi exercé sur Hegel une influence globale, et il nous est d'autant plus indispensable de recueillir toutes les informations utiles sur elle que nous désirons établir l'existence d'un lien entre Hegel et le milieu social et intellectuel dont elle se faisait l'interprète.

Si les historiens de Hegel ont négligé d'inventorier cet apport, c'est sans doute parce qu'il leur déplaisait, et ceci pour des motifs divers. Mais d'autres causes expliquent aussi cette lacune, et en particulier l'extrême discrétion de Hegel lui-même, son silence.

Discrétion et silence dont il trouvait l'exemple et le modèle dans *Minerva*. Nous nous permettrons d'insister quelque peu sur les conditions objectives dans lesquelles la revue paraissait. Surveillée par la police et la censure, contrainte pour pouvoir subsister de transférer son lieu d'édition d'un État allemand dans un autre, elle se voyait obligée parfois de cacher ses sources, et quand elle se permettait de désigner l'auteur d'un article français qu'elle

publiait, c'était souvent à condition de taire le nom du traducteur, ou celui de son éditeur.

En outre, les brusques renversements de la situation politique en France et leurs répercussions dans une Allemagne qui devenait en général hostile, la forçaient à accomplir parfois des volte-face brutales. Elle reniait alors ouvertement ce qu'elle avait antérieurement proclamé, et que son directeur ne condamnait peut-être pas maintenant aussi entièrement qu'il le voulait faire croire.

Ces circonstances rendent compréhensible un aspect particulier de l'activité de *Minerva* : pour survivre, elle manœuvre et elle dissimule. Articles anonymes ; textes dont on ne traduit qu'une partie, relativement anodine, sans signaler que, dans l'original, ils ont une suite incendiaire ; portraits où le nom du graveur allemand fait oublier l'absence de la signature du dessinateur français, inavouable ; allusions que les lecteurs avertis compléteront et élucideront eux-mêmes ; suppression systématique de tous les indices qui pourraient permettre de prouver l'existence d'une collusion, cependant réelle, avec un groupement politique et idéologique français, bien défini et particulièrement détesté par les réactionnaires allemands : voilà la manière de *Minerva*.

Ælsner a-t-il soulevé, pour Hegel, un coin du voile de ces petits mystères, au cours de leurs conversations de Berne ? Nous verrons qu'en fait, si Hegel ignorait auparavant la personnalité réelle d'Ælsner, il était par contre en état de deviner bien des caractères masqués de *Minerva*, sans l'aide de cet informateur.

Il savait sans doute d'où provenaient les textes français que la revue publiait, en particulier ceux de Bonneville, de Mercier et de leurs compagnons. Et ne discernait-il pas cette sorte de parenté qui unissait à eux d'autres collaborateurs de *Minerva*, tels que Volney ou Rabaut ?

Il est important de rappeler ces circonstances, et les conséquences qu'elles eurent pour *Minerva*. Car Hegel les subit aussi, tout au long de sa vie, et l'on a trop négligé, à notre avis, de tenir compte de leurs effets sur l'expression de sa pensée.

ARCHENHOLTZ

La personnalité du fondateur et directeur de *Minerva* offre des

particularités que nous reconnâtrons en presque tous ses collaborateurs, allemands et français. Toutes sortes d'affinités les rattachaient à ce Johann Wilhelm von Archenholtz qui, après avoir servi comme officier dans l'armée prussienne, s'était fait une réputation dans le monde des lettres en écrivant des livres d'histoire et en publiant le résultat de ses enquêtes politiques à l'étranger.

Archenholtz, admirateur du régime politique anglais, s'établit à Paris en 1791, pour observer de plus près la Révolution française. Comme la plupart des intellectuels allemands, il éprouvait pour elle de la sympathie, à cette époque, et fondait sur elle de grands espoirs. Il contribua à la faire mieux connaître dans son pays.

Mais c'était un modéré, qui devint rapidement un admirateur de La Fayette, et le resta toujours ensuite. A cause de sa sympathie active pour La Fayette, à cause aussi de certains articles publiés par *Minerva*, on a pu dire qu'il suivait la ligne politique des Feuillants⁴. Et de fait *Minerva* témoigna, à certains moments, d'une hostilité presque frénétique aux Montagnards, et même aux Girondins.

Cependant la qualification de Feuillant ne nous paraît pas caractériser vraiment Archenholtz. Pendant longtemps, il s'est senti d'accord avec les Girondins. Il ne les attaqua que pendant cette courte période au cours de laquelle aucune revue allemande n'eût pu les soutenir sans courir le risque de disparaître. L'orientation politique de *Minerva* ne témoigne d'ailleurs ni d'une grande constance ni d'une grande rigueur. Nous verrions volontiers en elle, et surtout au début de sa parution, au moment où nous sommes sûrs que Hegel la lisait, l'organe d'un « girondinisme modéré »⁵.

Archenholtz, pour des raisons tactiques et pratiques, était sans doute souvent obligé d'afficher des idées plus rétrogrades que celles qui l'animaient vraiment, de compenser l'audace de certaines publications par l'édition d'articles contre-révolutionnaires, de se donner des alibis. Il reste que non seulement il présentait au public allemand les écrits des Girondins, et à profusion, mais qu'en outre il se souciait de traduire du Robespierre⁶, et même de reproduire certains textes de Babeuf⁷.

Hegel a certainement lu la « profession de foi » d'Archenholtz, en août 1792. A côté de la condamnation des chefs jacobins de l'heure, on y trouvait exprimés de la pitié pour le roi et du mépris pour les aristocrates et les émigrés, et aussi un sentiment qu'il paraît courageux de publier en

Allemagne, à cette date : « J'aime la Révolution française »...⁸.

Archenholtz quitta Paris au moment même où il publiait cette « profession de foi », et continua de diriger sa *Minerva* qui, après avoir été imprimée d'abord à Berlin, fut transférée à Hambourg, dès le treizième numéro (juillet 1792), afin d'échapper à la censure prussienne.

Archenholtz était, pour son temps et pour son pays, un esprit « avancé », bien qu'un peu versatile. Il entretenait des relations avec les Allemands les plus libres. Une bonne part d'entre elles s'étaient nouées dans les sociétés secrètes. Archenholtz appartenait à la Franc-Maçonnerie depuis les années soixante⁹.

Il n'y était pas entré pour s'adonner à la magie, ni pour flirter avec la mystique. Au contraire, il condamnait sévèrement les menées de Cagliostro et de Swedenborg au sein de l'Ordre¹⁰. Libre-penseur, il combattait toutes les religions positives. Cependant, selon son biographe, « son instinct politique l'amenait à reconnaître que la foi en Dieu est absolument nécessaire au maintien de l'ordre civil et qu'on ne devait pas tolérer la prédication publique de l'athéisme »¹¹.

Disciple de Voltaire, d'Helvétius, de Rousseau, de Raynal, de Hume, de Gibbon, il se place nettement dans le sillage de l'*Aufklärung*. On notera avec intérêt son amitié durable avec le poète souabe Schubart. Schiller, dont on sait que tout ce qui le touchait intéressait vivement Hegel, avait tenu à recevoir la bénédiction de Schubart. Hölderlin, au temps où il vivait au *Stift* de Tübingen, dans l'intimité de Hegel, était lui aussi venu le consulter, tout empli d'admiration respectueuse pour ce héros de la liberté.

De tous les écrivains souabes de cette époque, Schubart se montrait le plus résolument favorable à la Révolution française. Il savait pourquoi il aimait les Droits de l'Homme et la liberté. Il avait subi personnellement les sévices du despotisme, à la prison de Hohenasperg où il était resté longtemps enfermé sur l'ordre de Charles-Eugène de Wurtemberg, à cause de son activité de publiciste « éclairé ». Il n'était libéré que depuis deux ans lorsque Hölderlin le vit. Bientôt, en 1790, il assistera à la fête de la Fédération, le 14 juillet, à Strasbourg. Cet événement lui ôtera quelques préventions qu'il gardait contre les Français : désormais la revue qu'il publiait sous le titre de *Chronique allemande* s'appellera *Chronique*, tout simplement¹².

Dans des recherches sur Hegel, et sur son entourage, on rencontrera le nom de bien des personnages qu'Archenholtz a fréquentés, presque tous Maçons

et Illuminés¹³ : le célèbre Wieland ; Körner, l'ami de Schiller ; Georg Forster, dont les œuvres ont exercé sur la pensée de Hegel une influence si ample et si constante¹⁴ ; Somme-ring, le compagnon de Forster qui deviendra plus tard, à Francfort, le médecin des Gontard, chez qui Hôlderlin sera employé comme précepteur, et qui recevront Hegel ; Campe, le pédagogue des « Lumières », admirateur de la Révolution française et aussi Gleim, l'adversaire de cette révolution, resté fidèle au souvenir de Frédéric II ; Georg Kerner, le souabe révolutionnaire, le secrétaire de Reinhard ; Schlabrendorff, le mentor des Allemands venus à Paris observer le grand bouleversement ; Sievekind et Reimarus, les propagandistes des idées révolutionnaires à Hambourg, pendant un temps ; le Suisse Füssli qui fonda à Paris le *Club allemand* ; et aussi von Held qui se trouvera engagé plus tard dans une retentissante affaire de complot contre l'État prussien, en compagnie du libraire Frommann qui devait si familialement accueillir Hegel à Iéna.

Pouvons-nous affirmer l'attachement d'Archenholtz aux séquelles de l'Illuminisme ? Ses relations et son activité trahissent à elles seules son inclination pour ce courant de pensée. Il a été très lié à l'animateur du mouvement illuministe après le retrait de Weisshaupt, le Weimarien Bode, celui-là même qui remit à Bonneville des documents sur la Maçonnerie allemande et sur l'Illuminisme¹⁵. Il était aussi l'ami du célèbre acteur de Hambourg, le Maçon et Illuminé Schröder¹⁶.

REINHARD

Les deux principaux collaborateurs allemands de *Minerva*, à ses débuts, furent Reinhard et Œlsner.

Nous ignorons si Hegel a jamais rencontré personnellement le premier. Mais il le connaissait certainement encore mieux que le second, du moins indirectement¹⁷.

Étrange destinée que celle de ce Souabe qui se mit au service de la Révolution française, déploya dans notre pays une activité politique intense et devint même, pendant quelques semaines, ministre des Affaires étrangères, à l'époque du Directoire !

Karl Friedrich Reinhard (1761-1837) avait été élève du *Stift* de Tübingen, le célèbre institut théologique, quelques années avant Hegel, et son exemple

nous montrerait assez, s'il en était besoin, que les études « théologiques » au *Stift* pouvaient mener à tout, et en tout cas bien loin de la théologie¹⁸. Ses amis, parmi ses condisciples, furent des hommes que Hegel connut très bien lorsqu'à son tour il fréquenta cette institution.

Citons les principaux d'entre eux : le philosophe Bardili (1861-1808), un parent de Cless, de Märklin et de Schelling, et qui lui aussi, après sa sortie du *Stift*, abandonna vite la théologie ; le poète K. Ph. Conz, l'ami de Reinhard tout au long de sa vie, qui devint certes répétiteur au *Stift*, mais dont son biographe nous dit qu'il ne considérait « l'instruction théologique que comme un gagne-pain »¹⁹, — il était aussi l'ami de Hölderlin et de Hegel ; Paulus, le « théologien » (1761-1851), longtemps lié à Hegel, et qui s'abstenait de participer à la vie ecclésiastique, « parce que lui-même ne s'estimait pas assez croyant pour cela »²⁰ ! K.F. Staüdlin, autre théologien, ami de Conz, et interprète rationaliste de l'écriture ; et le frère de celui-ci, Gotthold Friedrich Staüdlin, le poète qui aimait tant Hegel²¹ et qui, après l'échec de toutes ses tentatives pour continuer l'œuvre de Schubart en publiant une revue « progressiste », préféra mourir²²...

Tous ces anciens *Stiftler* furent successivement ou simultanément des amis de Reinhard et de Hegel, qui, comme eux, se signalent par leur hétérodoxie et leur impatience politique.

Reinhard avait très tôt ressenti l'appel de la liberté, que, naïvement, il se représentait réalisée en Suisse, ou à « Otahiti ». C'est dans le *Musée souabe* de Staüdlin qu'il publia en 1782 ses premières œuvres.

En 1783, après sa sortie du *Stift*, il fut obligé de remplir d'abord pendant un certain temps les fonctions de vicaire auprès de son père, pasteur. Il tenta de s'en consoler en traduisant du Tibulle. Mais survint bientôt un événement décisif dans sa vie. Un article défavorable à l'organisation et à l'esprit du *Stift* de Tübingen avait paru dans le *Monstre gris* de Wehkrin²³. Reinhard écrivit une sorte de réplique, tout aussi critique à l'égard de la célèbre institution qu'il venait de quitter, et qui fit scandale²⁴.

L'entrée de Hegel au *Stift* ne suit que de peu d'années cette polémique, et sa correspondance avec Hölderlin révèle chez les deux *Stiftler* une hostilité parfois amère, parfois explosive, envers le type de vie, la discipline, le genre d'enseignement qui caractérisaient l'institut théologique de Tübingen. Il nous paraît impossible qu'ils aient ignoré l'article du *Monstre gris* et celui de Reinhard.

L'incartade de Reinhard décida de sa destinée. Sa critique du *Stift* paraissait assez violente pour qu'il pût craindre des poursuites judiciaires, et son père, saisi de frayeur, le laissa partir. Pour échapper à une éventuelle répression, Reinhard s'enfuit à l'étranger : il quittait ainsi pour toujours le pastorat, l'État wurtembergeois, les conditions étreintes de la vie politique et sociale allemande.

Après un préceptorat en Suisse, il obtint en 1787 une place à Bordeaux. Il liait dès lors sa destinée à celle de la France qu'il n'allait plus cesser de servir. Et tout d'abord il s'établissait en Gironde, avant de devenir bientôt politiquement Girondin.

En 1789 il publie des *Lettres* favorables à la Révolution dans *L'Archive souabe* de Hausleutner. A Bordeaux, il s'attache de plus en plus étroitement aux personnalités politiques locales, et, devenu précepteur du fils de Roger Ducos, il « monte » à Paris avec Vergniaud, Guadet et Ducos, dans une même voiture, en 1791 !

Dans la capitale, il gagne vite la confiance de Sieyès, et grâce à sa protection il entre dans l'administration des Affaires étrangères. Il y bénéficie bientôt d'un appui plus précieux encore, celui de Talleyrand, qui ne se démentira jamais. Dès le début Reinhard associe ainsi sa destinée à celle des hommes qui mèneront à bon port le vaisseau de la bourgeoisie, à travers tous les écueils d'une révolution qui ne les fit pas mourir.

Reinhard disposait de vastes connaissances et, grâce à ses qualités personnelles, il gravit rapidement les divers degrés de sa carrière administrative. Elle connut cependant une brève interruption. Son hostilité à la Montagne provoqua son arrestation, mais seulement quelques jours avant Thermidor, et il reprit ses fonctions après la chute de Robespierre.

Nommé ambassadeur à Hambourg, il s'y rend en 1795 en compagnie de son secrétaire Georges Kerner, le frère du poète. Kerner vivait en France depuis longtemps, comme Reinhard, et lui aussi s'était mis au service de la République. Il se trouve certainement compris parmi ces « Wurtembergeois qui résident à Paris » dont Celsner donne des nouvelles à Hegel, au cours des entretiens de Berne.

Hambourg ayant refusé de reconnaître l'ambassadeur Reinhard, celui-ci s'installe à Brême où il fréquente l'Illuminé Knigge²⁵. En 1796, il se lie à Reimarus, à Sieveking, à Klopstock, à Fr. Jacobi, et il épouse la fille du D^r Reimarus, Christine. Celle-ci se remettait à peine alors d'une passion malheureuse pour Erich Bollmann, autre figure caractéristique de ce petit

monde des révolutionnaires allemands. Cet ami de Mme de Staël, admirateur passionné de La Fayette qu'il tenta de faire évader de sa prison d'Ollmütz, fut un des rares Allemands qui tentèrent de comprendre la politique de Robespierre et la « dictature de la liberté »²⁶.

Après son mariage avec Christine Reimarus, Reinhard rend visite à l'oncle de sa femme, le célèbre Auguste Hennings. Celui-ci publie à Plön la courageuse revue *Le Génie du temps*, dans laquelle il défend les principes révolutionnaires, qu'il tente de fonder sur le protestantisme²⁷. Une solide amitié unira désormais Hennings et Reinhard, et, comme on le voit, celui-ci s'attache toujours aux Allemands les plus révolutionnaires de son temps : précisément ceux autour desquels gravitent tous les amis personnels de Hegel.

En 1797, Reinhard se voit confier l'ambassade en Toscane, mais il est bientôt chassé de ce pays par la réaction triomphante, et quand il rentre à Paris, c'est pour occuper le poste de ministre des Affaires étrangères, en remplacement de Talleyrand, pendant deux mois et demi, jusqu'au 18 Brumaire.

Après lui avoir témoigné quelque méfiance, Napoléon le nommera consul en Moldavie où il sera fait prisonnier par les Russes et libéré ultérieurement sur l'ordre d'Alexandre de Russie.

En 1806, Reinhard rencontre Goethe à Karlsbad, en même temps que l'ami de celui-ci, le libraire Frommann, lié intimement à Hegel. L'amitié célèbre de Goethe et de Reinhard date de cette époque.

La Restauration n'interrompra pas la carrière politique de Reinhard. Talleyrand est toujours là, qui le pourvoira d'une fonction dans son ministère. Le Girondin, le ministre du Directoire, le baron de Napoléon, deviendra comte sous Louis XVIII et pair de France !

Reinhard appartenait-il à la Franc-Maçonnerie ? se rattachait-il aux séquelles de l'Illuminisme ? Nous ne détenons aucun témoignage positif de son affiliation aux sociétés secrètes. La protection constante de Sieyès et de Talleyrand fournit cependant une indication en ce sens. Les deux hommes politiques français étaient Maçons, et Talleyrand compte, avec Bonneville, parmi les rares Français qui furent accusés d'allégeance à l'Illuminisme. Le gendre de Reimarus, l'ami de Goethe et de Frommann aurait-il pu ne pas être un initié ?

ÆLSNER

Dans sa lettre à Schelling, Hegel signale simplement l'origine silésienne d'Ælsner et que l'auteur des *Lettres de Paris* séjourne à Berne « en simple particulier ». Mais il en sait certainement bien davantage, et nous trouvons ici un exemple de la prudente discrétion à laquelle il s'astreint dans sa correspondance.

Hegel ignore-t-il que Ælsner vient d'être chassé de Zurich, comme il le sera bientôt aussi de Berne ? « Vivre en simple particulier », quel euphémisme ! En réalité Ælsner s'est réfugié en Suisse. Ami des Girondins (Brissot, Condorcet, Kersaint) et de leurs partisans allemands et suisses (Schlabrendorff, Reinhard, Kerner, von Halem, Zschokke, Paul Usteri), adversaire acharné des Robespierristes, il a préféré quitter la France, après la chute de la Gironde, parce qu'il craignait pour sa liberté et pour sa vie.

Il est venu en Suisse, en mai 1794, car ses sympathies pour la Révolution française lui interdisaient le retour en Prusse : il se hasardera plus tard, en 1798, à aller voir ses parents, en Silésie, et le gouvernement prussien en profitera pour le faire arrêter.

En 1794, au moment où Hegel le rencontre à Berne, Ælsner n'est pas un homme de tout repos : interdit dans son pays, évadé de France parce qu'il ne s'y sent pas assez révolutionnaire, surveillé en Suisse et bientôt expulsé parce qu'on le juge trop révolutionnaire, Ælsner compromet tous ceux qui l'accueillent et se lie avec lui.

Bientôt, les choses évoluant en France, il pourra retourner à Paris, et, en 1796, la ville de Francfort le chargera d'une mission auprès du Directoire. Hegel, on le sait, s'établira lui-même à Francfort au début de 1797. N'y a-t-il pas rencontré à nouveau Ælsner, auquel il s'intéresse si vivement, au cours du séjour de celui-ci dans cette ville, en 1798 ? Nous savons qu'Ælsner eut alors des entretiens avec le banquier Willemer²⁸. Or ce personnage n'est pas célèbre seulement à cause de la liaison de sa femme, Marianne Suleika, avec Goethe. Il a aussi joué un rôle politique et idéologique : il appartenait précisément au milieu très caractéristique que Hegel, comme nous le montrerons, a fréquenté à Francfort. Il était Maçon, et il avait financé les entreprises illuministes de Bode.

Comment expliquer la rencontre à Berne de Hegel et d'Ælsner ? Hegel invoque le hasard. Et peut-être en effet est-ce « par hasard » qu'il s'est trouvé en face d'Ælsner, mais ne fallait-il pas pour cela qu'il se fût rendu d'abord

intentionnellement dans un lieu où une telle rencontre pouvait se produire, par exemple chez des amis communs ?

Le « hasard », en tout cas, arrangeait bien les choses. Il permettait à Hegel d'entrer en contact avec un des Allemands les plus engagés dans la vie politique de son temps, et précisément dans la direction que Hegel avait lui-même provisoirement adoptée : celle des Girondins.

Ælsner a « baigné » dans la Révolution française qu'il a observée et décrite, parfois avec beaucoup de perspicacité. Il voua un véritable culte à Sieyès dont il répandit les œuvres dans les pays de langue allemande.

Était-il Maçon ? Ses relations allemandes et françaises, que nous avons déjà signalées, sont significatives. Schlabrendorff, von Halem, Zschokke déployaient une grande activité dans l'Ordre auquel s'affiliaient presque tous les Girondins.

Il arrive à Ælsner de parler de la Franc-Maçonnerie avec quelque ironie. En 1791, il dit de la France : « Dans ce pays, on ne croit pas plus aux promesses et aux menaces du vicaire de Jésus-Christ qu'aux oracles de Tarrare. On ne considère en général le catholicisme que comme une franc-maçonnerie, un ensemble de tours moins bons que ceux du boulevard »²⁹.

Mais on trouve de telles plaisanteries sous la plume de tous les Maçons importants de l'époque : elles ne touchent qu'un rituel dénué d'importance pour les gens avertis.

L'intime de Schlabrendorff, le familier de Leuchsenring³⁰, l'ami de Baggesen³¹, — qui se trouvait en même temps que lui et que Hegel à Berne — , ne pouvait se désintéresser de la société secrète à laquelle ils s'attachaient tous avec tant de passion. Et d'ailleurs Archenholtz recrutait-il les collaborateurs de sa *Minerva* ailleurs que parmi les « frères » ?

Ælsner était protégé, à Paris, par Rabaut de Saint-Étienne, qui lui servait de caution politique³². Forster l'estimait hautement : « Les meilleurs articles dans la *Minerva* d'Archenholtz sont tous de lui », écrivait-il à sa femme, Thérèse Forster, en 1793³³.

Après 1815, Ælsner bénéficia de la protection de Hardenberg qui le fit entrer au service de la Prusse en 1817, à l'époque même où se développaient les pourparlers qui devaient amener la nomination de Hegel à Berlin, en 1818, sous la même égide.

Alors qu'il attendait un poste officiel en Prusse, Ælsner avait rendu visite à Reinhard, qui était à ce moment prisonnier politique à Francfort. Arrêté lui-

même à cause de ce courageux témoignage d'amitié, il ne dut d'être libéré qu'à l'intervention de Hardenberg³⁴.

Ælsner devait se lier très intimement au libéral berlinois Varnhagen von Ense, qui fut aussi l'ami de Hegel³⁵. La précieuse correspondance Ælsner-Varnhagen emplit trois volumes. Nous y voyons comment, par ses lettres, Ælsner se fit l'un des introducteurs du Saint-Simonisme en Allemagne et comment il fut, par l'intermédiaire de Varnhagen et de sa femme, l'un des initiateurs de Heine au libéralisme français³⁶.

Signalons un fait curieux. Hegel a vécu en Suisse de 1793 à 1796, la plupart du temps près d'Erlach. Or, à cette date, à quelques kilomètres de là, à Neuchâtel, se rassemblait un groupe d'amis : chez Mme de Charrière se trouvaient réunis la femme de Forster, Thérèse ; son futur mari, Huber, et Benjamin Constant³⁷.

Forster, à la fin de l'année 1793, viendra lui-même en Suisse pour y rencontrer une dernière fois sa femme, ses enfants, et Huber. Ælsner, ami de Forster, de Huber et de Constant arrive en ce pays en mai 1794 et y rencontre Hegel à la fin de l'année. Kerner y séjourne lui aussi. Quant à Baggesen, il s'y rend en 1794, au cours du voyage qu'il a entrepris en Europe occidentale, à la recherche des derniers Illuminés ! L'arrivée du poète danois a été annoncée à Hegel par Holderlin, qui lui demande de lui donner abondamment de ses nouvelles³⁸. Nous savons d'ailleurs que le capitaine Steiger, « principal » de Hegel, fréquentait chez les Sévery³⁹, eux-mêmes liés à Benjamin Constant, ami de Huber et d'Ælsner.

Destin commun : Ælsner fut successivement expulsé de Zurich et de Berne ; Huber et Thérèse furent chassés de Neuchâtel et de Bâle, où leur mariage, célébré peu de temps après la mort de Forster, faisait scandale, ainsi que leurs opinions politiques. Baggesen, plus tard, en 1797, alors qu'il séjournait à Vevey, fut réprimandé par le Conseil Secret de Berne pour avoir publiquement exprimé son hostilité à la tyrannie de Berne⁴⁰.

Tous ces personnages, et les incidents qui se multipliaient à cause d'eux, firent beaucoup de bruit. Hegel ne pouvait ignorer ni leur proche résidence, ni la parenté de leurs opinions et des siennes. Il lui était très facile soit d'aller leur faire visite, soit de se tenir très précisément au courant de leur activité.

Si nous ignorions l'appartenance maçonnique d'Archenholtz, nous pourrions la deviner aisément grâce à la gravure allégorique qui orne le premier numéro de *Minerva*⁴¹. Elle représente, parmi d'autres objets, une colonne sur laquelle on lit l'inscription : « Aux prêtres de la sagesse de tous les temps. » Un jeune enfant achève de maçonner cette colonne, et il utilise, bien entendu, une truelle révélatrice. A l'ombre d'un arbre, une femme entourée d'enfants. Près d'elle, un bouclier décoré d'une tête de Méduse, et sur lequel s'inscrit la formule célèbre : « L'époque présente est grosse de l'avenir » (*Die gegenwärtige Zeit ist schwanger mit der Zukunft*).

Sur la colonne monumentale, sortant d'une corbeille, une chouette prend son vol, l'oiseau de cette Minerve dont la revue emprunte le nom.

Au bas de la page, encore une inscription, en anglais cette fois : « — To shew — the very age and body of the time its form and pressure »⁴².

Cette allégorie bavarde a peut-être plu aux Maçons, aux historiens, aux littérateurs, — et même à Hegel qui l'a très certainement contemplée, puisque, comme nous le ferons voir, il a lu le premier numéro de *Minerva*.

La revue entretient avec les Maçons français des relations plus qu'allégoriques. Des liens très vivants l'unissent à eux. Les « frères » français inspirent ou même rédigent un certain nombre des articles que *Minerva* publie. En outre elle dépend, du moins partiellement, de l'activité du publiciste Bonneville, bien qu'Archenholtz n'avoue jamais cette dépendance.

Au lecteur prévenu, cette relation apparaît cependant dès le premier fascicule de *Minerva*. Un article de critique littéraire, rédigé par Archenholtz, y annonce la parution en France d'une nouvelle revue, dans les termes suivants :

« Plus tard, nous parlerons plus longuement des innombrables journaux politiques des Français. Indiquons seulement ici qu'à tous ces journaux qui, sauf exception rare, ne produisent presque tous qu'un bavardage misérable, un autre va s'ajouter, au début de janvier : il devrait se distinguer entre tous. Ce sera une revue mensuelle publiée sous le titre *La Chronique de Paris*, ou *Les Cahiers patriotiques*, et dont quatorze hommes de lettres bien connus, pour une part membres de l'Assemblée Nationale, se sont fait connaître comme les éditeurs. Ce sont : Clavière, Condorcet, Mercier, Auger, Oswald, Bonneville, Bidermann, Brissonnet, Guy-Kersaint, Brissot, Garran de Coulon,

Dussaulx, Lanthenas et Collot d'Herbois. »

Suit un programme de répartition des tâches entre les divers rédacteurs :

« Clavière, que Mirabeau déclarait être son maître, a pris la partie financière. Condorcet fera des observations sur la législation et sur l'éducation nationale ; Mercier dévoilera les abus, comme dans son *Tableau de Paris*, et accompagnera tout cela de réflexions philosophiques sur les principes du bonheur du peuple », etc.

Ainsi Archenholtz reproduit-il dans *Minerva* les projets de la revue française qui prendra en réalité le titre de *Chronique du Mois*. Et il signale, parmi les autres rédacteurs prévus, Bonneville, « qui mettra en œuvre la partie diplomatique »⁴³.

Dans sa biographie d'Archenholtz, Ruof suggère que le fondateur de *Minerva*, lié à Schubart depuis 1774, a pris pour modèle la fameuse *Chronique*, que celui-ci publiait, et que Stäudlin essaya en vain de faire survivre après la mort du maître. Hypothèse plausible et qui fournit une indication utile sur l'orientation politique de celui qui reprend ainsi une tradition de lutte contre le despotisme et d'opposition politique. Archenholtz restera toujours fidèle à la mémoire de Schubart, et se fera son défenseur constant. Il nous importe de constater que Hegel a été le lecteur d'Archenholtz et l'ami de Stäudlin, tous deux admirateurs et continuateurs de Schubart : ce fait permet de mettre au moins en doute l'idée d'une opposition de Hegel à Schubart, suggérée par Aspelin⁴⁴.

Mais l'imitation de la *Chronique* de Schubart n'exclut pas celle de la *Chronique du Mois*. En fait, un certain nombre des textes publiés par *Minerva* lui sont directement empruntés, et la revue française oriente politiquement sa sœur allemande, à ses débuts du moins. De ce fait, en lisant *Minerva*, Hegel est aussi entré en contact avec la revue qui représentait la pensée française la plus girondine et la plus maçonnique. Par traduction et par contagion, c'est l'esprit de Condorcet et de Brissot qui s'insinue dans *Minerva*, et elle ne se prive pas de traduire leurs écrits et ceux de leurs amis, puisés souvent dans la *Chronique du Mois*.

Cependant, Archenholtz adopte à l'égard de la revue française, à laquelle il doit tant, une attitude qui pourrait nous étonner, voire nous indigner, si nous ignorions les conditions politiques difficiles dans lesquelles il accomplit sa

tâche de publiciste.

Il lui arrive certes d'évoquer la *Chronique du Mois*, et nous en avons donné un exemple. Il signale les diverses publications que recommande la revue française, il parle souvent de ses rédacteurs.

Mais il y a toutefois trois points sur lesquels il n'avoue jamais rien, — et il se trouve qu'ils intéressent particulièrement une recherche sur les sources cachées de la pensée de Hegel.

D'abord il s'abstient toujours d'indiquer qu'il reproduit des textes de la *Chronique du Mois*, et, *a fortiori*, quels emprunts précis il lui fait. Il reste très discret sur les caractères du milieu où il choisit ses amis français et qui correspond à celui auquel il appartient lui-même en Allemagne. Rédacteurs ou non de la *Chronique du Mois*, presque tous les collaborateurs français de *Minerva* ont adhéré à la loge parisienne : *Les Neuf Sœurs*.

Archenholtz, en outre, cache systématiquement à ses lecteurs le fait que la *Chronique du Mois* est publiée par l'imprimerie du *Cercle social*, et qu'elle lui est étroitement liée.

Enfin, il ne reconnaît jamais que la *Chronique du Mois* est dirigée et animée par le publiciste français Nicolas de Bonneville, fondateur du *Cercle social* et directeur aussi de son imprimerie.

Nous nous attarderons un peu à l'examen de ces trois points, puisque l'un des buts de nos recherches consiste précisément à éclairer les relations directes ou indirectes qui s'établirent entre Hegel et la Franc-Maçonnerie, le *Cercle social*, et les Illuminés.

NICOLAS DE BONNEVILLE

Les lecteurs ordinaires de *Minerva* ignorèrent sans doute toujours la provenance exacte des textes français dont cette revue donnait la traduction. Archenholtz prend bien soin de cacher qu'il en doit quelques-uns à la *Chronique du Mois*, mais quand il consent à évoquer cette revue, il dissimule aussi certains de ses caractères.

La *Chronique du Mois* proclame fièrement sur la couverture de chacun de ses exemplaires qu'elle sort des presses de l'imprimerie du *Cercle social* : *Minerva* n'en dit mot. La *Chronique du Mois* publie fréquemment des annonces de livres « édités par l'imprimerie du *Cercle social* » ou « à prendre aux bureaux du *Cercle social* ». Archenholtz reproduit ces annonces, mais il

transpose prudemment : « édités par l'imprimerie de la Chronique du Mois » ou « à prendre aux bureaux de la revue » !

Il vaut mieux que les lecteurs, les adversaires et la censure n'apprennent rien de cette origine inquiétante.

On ne leur parlera pas non plus de la position particulière de Bonneville. Il est avec Condorcet le fondateur de la *Chronique du Mois*⁴⁵. La collaboration de Bonneville et de Condorcet était en général très étroite⁴⁶, le premier n'avait-il pas dédié au second sa *Lettre sur l'histoire*, dès 1787 ?

Mais Bonneville assurait une direction plus pratique et plus militante de la revue, alors que Condorcet se contentait, semble-t-il, d'en inspirer d'assez loin et d'assez haut la ligne politique générale.

Tous les hommes politiques qui avaient au début promis leur collaboration à la *Chronique du Mois*, ne tinrent pas également parole. La plupart ne fournirent des articles que par intermittence. Les événements les contraignirent l'un après l'autre au silence.

Mais Bonneville, lui, écrit dans chaque fascicule, bouche les trous laissés ouverts par la défaillance des autres rédacteurs. Il donne le ton, il anime. Quand tous ses amis, Girondins comme lui, auront été arrêtés ou se seront enfuis, il rédigera tout seul le dernier numéro de la *Chronique du Mois* (juillet 1793), avant d'être incarcéré à son tour.

Il est donc absolument exclu qu'Archenholtz, Ælsner ou Reinhard aient pu ignorer que Bonneville dirigeait la *Chronique du Mois*. Non seulement cette direction se fait sentir constamment, pour qui connaît le style et la manière inimitables de Bonneville, mais en outre les rédacteurs de *Minerva* disposaient d'informations positives et directes sur ce fait.

Si Archenholtz et Ælsner ne le dévoilent pas publiquement, sans doute ont-ils pour cela de bonnes raisons. Mais, dans ses conversations bernoises avec Hegel, Ælsner se sentait-il tenu à la même réserve ?

Minerva ne tait d'ailleurs pas totalement le nom de Bonneville, si elle cache sa fonction et les liens qui la rattachent à cet écrivain. Elle le cite parmi les autres collaborateurs de la *Chronique du Mois*. En juillet 1792 elle publiera, sous sa signature, un texte étrange : *Die freien Weltbürger (Les francs-cosmopolites)*, qui avait paru en mai 1792 dans la *Chronique du Mois*. Il se trouve dans le n° 13 de *Minerva*. C'est à partir du n° 14 que commence la publication de ces *Lettres* d'Ælsner que Hegel rappelle à Schelling.

L'INTERNATIONALISME BOURGEOIS

Archenholtz parvint-il à dissimuler ses relations avec la *Chronique du Mois* et Bonneville ? Il lui importait surtout de les cacher à la censure, à la police, à des adversaires réactionnaires assez bornés.

Mais son silence ne pouvait guère tromper les gens cultivés et avertis, — parmi lesquels il est difficile de ne pas ranger le jeune Hegel.

Celui-ci ne lisait pas seulement *Minerva*, mais il suivait aussi la *Revue mensuelle de Berlin* (*Berlinische Monatschrift*), et ceci depuis son enfance⁴⁷. Or dans son fascicule de juin 1793, la *Berlinische Monatschrift* dévoila ce qu'Archenholtz s'efforçait tant bien que mal de tenir secret.

Il ne s'agissait pas d'une dénonciation. La *Berlinische Monatschrift*, elle-même fortement maçonnique, dirigée par d'anciens Illuminés, victime des tracasseries de la censure, ne livrait pas *Minerva* à la vindicte des ennemis allemands de Bonneville, du *Cercle social* et de la « propagande » révolutionnaire française. Elle ne citait même pas le nom de la revue d'Archenholtz. Mais elle donnait aux lecteurs de cette dernière, et au public allemand, la possibilité de mieux connaître le directeur de la *Chronique du Mois* et son entreprise. Ceux qui le voulaient, pouvaient ensuite remarquer les analogies avec *Minerva*.

En 1793, Hegel avait plus de raisons que jamais de lire la *Berlinische Monatschrift*. On se souvient des démêlés de cette revue avec la censure prussienne, à cause de certains articles de Kant. En 1792, le censeur avait encore toléré la publication du texte de Kant : *Sur le mal radical dans la nature humaine* ; mais la suite de cet article, consacrée au *Combat du bon principe et du mauvais pour la domination sur l'homme* fut censurée, et la *Berlinische Monatschrift* se vit interdire de l'éditer. On sait que Kant alors, après avoir complété ces deux premiers textes par d'autres chapitres, en composa le livre : *La Religion dans les limites de la simple raison*, livre qu'il fit paraître à l'étranger, à Iéna, en 1793⁴⁸.

Hegel s'est vivement intéressé à *La Religion*, et c'est peut-être le premier livre de Kant qu'il ait véritablement étudié. Le chapitre publié par la *Revue de Berlin* et les difficultés qui s'ensuivirent pour elle, avaient certainement intéressé les *Stiftler* de Tübingen.

En 1793, la *Berlinische Monatschrift* publiait en outre un article de Fichte que Hegel tenait alors pour l'un des plus grands philosophes vivants. On y trouvait des poèmes de Conz, l'ancien condisciple de Reinhard, le maître et

l'ami de Holderlin et de Hegel⁴⁹, et précisément dans ce numéro de juin 1793 qui contenait un article piquant et particulièrement intéressant pour un esprit qui, lisant d'autre part *Minerva*, y avait remarqué la louange de la *Chronique du Mois*. Comment un tel article n'aurait-il pas attiré l'attention d'esprits aussi avides d'informations sur la France que ceux de Hôlderlin, de Schelling, et surtout de Hegel, qui, à cette date, résidait encore à Tübingen ?

Il portait pour titre : *Une Franc-Maçonnerie qui monte à l'assaut des Monarchies, en France (Eine Monarchien-stürmende Freimaurerei in Frankreich)*⁵⁰. Il était signé d'un pseudonyme : *Misomystes*.

L'auteur attaque violemment les Jacobins auxquels il reproche des méthodes jésuitiques (la violence et l'hypocrisie). Parmi eux se trouve Bonneville : il veut fonder une Franc-Maçonnerie cosmopolitique (*eine Weltbürger-Freimaurerei*) qui fait songer aux entreprises des Illuminés bavarois. Contre ceux-ci, Misomystes reprend quelques calomnies courantes à cette époque, mais peut-être surtout par précaution : les animateurs de la *Berlinische Monatschrift* ont eux-mêmes appartenu à l'Illuminisme et continuent d'être critiqués sur ce point par leurs ennemis.

Misomystes le proclame crûment : c'est Bonneville qui publie la *Chronique du Mois*. Il s'étonne que Bonneville puisse prétendre que les Allemands traduisent sa revue dans leur pays, et il demande avec une fausse ingénuité : « Cela se produit-il vraiment ? » Il connaît certainement *Minerva* et sait donc parfaitement que Bonneville sur ce point ne ment pas, que « cela se produit vraiment » ! Mais sans doute, tout en montrant qu'il n'est pas dupe du silence d'Archenholtz, et tout en désirant informer ses lecteurs, ne veut-il causer à *Minerva* aucune difficulté avec la police et la censure.

Il reproduit à son tour la liste des quatorze collaborateurs de la *Chronique du Mois*, et il dévoile le grand secret : « L'œuvre⁵¹, comme le dit son titre, paraît à l'imprimerie du *Cercle social*⁵². Mais ce *Cercle social*⁵³ est tout autre chose, et de loin, qu'une simple librairie ou imprimerie. Il a au contraire un plan beaucoup plus étendu et des buts beaucoup plus élevés... » « Selon le plan de son institution, cette maison constitue une *Confrérie universelle des Amis de la Vérité (Verbrüderung der Wahrheitsfreunde...)*. On annonce en détail la parution d'un quotidien de ces *Amis de la Vérité*... Ces messieurs du *Cercle social* ont fondé une effrayante propagande... Mais ce n'est pas seulement comme libraire que M. Bonneville pense aux nations, mais aussi en tant qu'écrivain. Il offre pour 3 livres une de ses œuvres : *De l'esprit des*

religions »⁵⁴.

Dans l'ensemble, l'article de Misomystes traite Bonneville ironiquement. Il insiste sur ses travers, se moque de ses manies maçonniques, de ses rêveries fantastiques (*phantastische Grille*), de ses constantes références aux mystères égyptiens et celtiques, à la déesse Isis, de ses erreurs d'appréciation sur quelques détails de la vie maçonnique allemande.

On peut cependant s'interroger sur les véritables intentions de l'auteur. Dans les conditions politiques du temps, il était impossible d'exprimer ouvertement, dans une revue allemande, de la sympathie pour Bonneville, pour le *Cercle social*, pour la « propagande » française. Et peut-être Misomystes n'est-il rien moins qu'un de leurs chauds partisans. Toutefois son article contribue à faire connaître le publiciste français. Il signale l'affection particulière de Bonneville pour les Allemands et qu'il n'a pas hésité à publier dans la *Chronique du Mois* un appel qu'il leur destinait, accompagné de sa traduction en leur langue. Sans doute Misomystes tient-il à rectifier quelques erreurs dans l'allemand de Bonneville. Mais enfin cette attention affectueuse de Bonneville à leur égard, et dont certains au moins savent qu'il a d'ailleurs donné d'autres témoignages plus effectifs, ne risque-t-elle pas de susciter la reconnaissance des Allemands ?

Misomystes œuvre plus efficacement encore en ce sens. Il traduit un passage d'un autre appel de Bonneville aux Allemands, que son auteur n'avait publié qu'en français. Il réussit ainsi à effectuer une sorte de tour de force. Dans un article qui paraît dénoncer la propagande française en Allemagne, il fait passer un texte de Bonneville, le plus actif propagandiste, et un texte extrait de l'un des articles les plus remarquables mais aussi les plus incendiaires de cet auteur. Il est difficile, en cette affaire, de croire à l'inconscience de Misomystes, qui se donne en outre le plaisir de faire la nique à *Minerva* : il publie un fragment de texte révolutionnaire de Bonneville, extrait du même numéro de la *Chronique du Mois* où *Minerva* n'avait osé puiser que quelques lignes assez obscures et relativement anodines du même auteur ! Il n'hésite pas, de plus, à imprimer la fin révolutionnaire de l'article de Bonneville dont *Minerva* n'avait cru pouvoir présenter que le début énigmatique⁵⁵ !

L'appel de Bonneville *Aux étrangers sur la Révolution française* constitue une expression remarquable de ce que l'on pourrait appeler « l'internationalisme bourgeois ». Bonneville y proclame la solidarité des adversaires du despotisme dans tous les pays ; il exhorte les étrangers à ne

pas prendre les armes contre la France révolutionnaire, il les encourage à la révolte contre leurs princes, il les incite au défaitisme révolutionnaire.

Nous sommes loin des manies maçonniques et des « rêveries fantastiques ». Une telle propagande a éveillé un vif écho en Allemagne, et s'il en fallait un témoignage, nous le trouverions dans la publication même de *Minerva*, mais aussi dans l'attitude de Misomystes.

Bonneville, en effet, dans son appel, évoque les traditions révolutionnaires du peuple allemand, et lui demande d'y rester fidèle. C'est ce passage que traduit Misomystes. Les lecteurs familiers de Hegel y reconnaîtront des opinions que celui-ci a toujours professées. Voici le texte original de Bonneville :

« Descendants d'Arminius et de Vitikind, compatriotes de Kepler et de Leibnitz, c'est à vous que l'on offre ces réflexions. Auriez-vous donc oublié votre antique amour de la liberté ? Votre génie serait-il éteint ? L'Europe vous doit l'imprimerie, ce boulevard éternel des droits de l'espèce humaine : elle vous doit la poudre à canon dont l'usage, en rendant au plus grand nombre l'empire de la force, établira un jour entre le pouvoir et la justice, une alliance éternelle.

« C'est la Germanie qui seule a opposé une barrière à la tyrannie dont Rome guerrière a menacé l'univers ; et c'est elle encore qui a sauvé l'Europe des fers plus honteux de la Rome fanatique.

« Quand tous les hommes baissaient encore sous ce joug sacré un front humilié, les étendards de la liberté flottaient sur les rochers de la Bohême ; et c'est du fond de la Saxe que Luther, profitant des avantages de l'imprimerie encore naissante, a donné l'exemple de combattre la tyrannie par la raison, et la superstition par le ridicule »⁵⁶.

Après une telle citation, Misomystes ne peut s'empêcher de déclarer : « C'est un fait, ce passage de l'appel n'est pas mauvais »⁵⁷ ! Hegel ne devait pas être d'un autre avis.

La *Berlinische Monatschrift* complétait auprès de lui l'opération entreprise par *Minerva* : elle lui révélait ce que peut-être il ignorait encore de Bonneville, de son *Cercle social*, de sa *Chronique du Mois*, de ses *Amis de la Vérité*, et de son ouvrage : *L'Esprit des religions*.

La *Berlinische Monatschrift* reviendra encore sur Bonneville et sa Maçonnerie anti-monarchique. Un maçon silésien, défendant l'Ordre contre

l'accusation d'activité politique, notera que « ce reproche ne serait pas injustifié si s'installait la Franc-Maçonnerie cosmopolitique de Bonneville, décrite en janvier dans le n° 5 de la *Berl. Monats.* »⁵⁸.

Mais elle avait déjà parlé de l'écrivain maçonnique français à une époque où il est certain que Hegel la lisait régulièrement. La *Revue de Berlin*, qui ne cachait pas ses attaches maçonniques, donnait constamment des informations sur les sociétés secrètes qu'elle cherchait à purifier de toute tendance mystique ou magique, de toute *Schwärmerei*. En mars 1789, un article anonyme est amené à parler des Swedenborgiens et d'un texte qui leur avait été consacré. Il fournit alors les explications que voici :

« Mais qui a écrit ce journal ? Qui a convoqué les Francs-Maçons au nom de la Nouvelle Jérusalem ?... Qui ? — Cagliostro ! — C'est ce que raconte un homme qui connaît bien toutes les affaires maçonniques d'Angleterre, à qui il arrive de se tromper souvent dans ses commentaires et ses conclusions, mais dont les récits concernant les affaires en Angleterre ne comportent aucune invraisemblance, et, ce qui est l'essentiel ici, un homme qui ne semble pas du tout connaître la Nouvelle Jérusalem de Stockholm et qui n'a donc certainement rien inventé contre cette société dans une mauvaise intention ; bref : M. Bonneville, dans la deuxième partie de son livre bien connu : *Les Jésuites chassés*, etc. »

Comme on le lit ici, Bonneville est « bien connu », en Allemagne, à la fin du XVIII^e siècle. Et il doit être très difficile à *Minerva* de cacher ce qu'elle lui doit, surtout à un observateur aussi lucide et averti que Hegel.

Bonneville se passionnait pour les affaires de la Maçonnerie, à laquelle les Illuminés adhéraient presque tous. Quelques années après l'explosion du « scandale » illuministe, il publia un livre bizarre : *Les Jésuites chassés de la Maçonnerie et leur poignard brisé par les Maçons*. Sa parution s'entoura de mystère. Les deux tomes dont il se compose portent pour titres : *La Maçonnerie écossaise comparée avec les trois professions et le secret des templiers du XIV^e siècle*, et : *Mêmeté des quatre vœux de la Compagnie de Saint-Ignace et des quatre grades de la Maçonnerie de Saint-Jean*. Les deux parties, bien qu'imprimées selon toute vraisemblance à Paris, sont datées de Londres, 1788⁵⁹.

Il semble bien que cet ouvrage a été rédigé à l'instigation d'un ami de

Bonneville, l'Allemand Bode, ancien associé de Lessing, Franc-Maçon et Illuminé, lié à Goethe et à beaucoup d'autres personnalités allemandes. Bonneville reconnaît lui-même ce secours extérieur : « J'aime à dire publiquement que des savants étrangers m'ont adressé dans leurs langues des recherches précieuses et des actes importants »⁶⁰. Bode traduisit aussitôt en allemand l'ouvrage de Bonneville qu'il avait inspiré⁶¹.

Dès avant la Révolution, Bonneville avait produit en Allemagne une impression très favorable par son entreprise de diffusion de la littérature allemande en France. En 1782, Friedel se l'associe pour traduire le théâtre allemand en français, mais l'associé se taille en cette affaire la part du lion. Des douze tomes du *Théâtre allemand* de Friedel, les dix derniers reviennent en réalité à Bonneville. Il n'est pas sans intérêt d'examiner quelques-uns des titres dont il s'est chargé. Certains sont maintenant oubliés, comme ce *Père de famille* de Gemmingen, à la représentation duquel Halem assista, lors de son passage à Paris. Notre temps ne se souvient guère, non plus, de l'*Elfriede* de Bertuch, de *Diego et Leonor* ou de *La Nouvelle Emma* de Unzer, ni de *Le voilè pris*, de Wetzell, de *Walwais et Adélaïde* de Dahlberg. Bonneville a encore traduit *Le comte d'Olsbach* de Brandès ; *La mort d'Adam*, de Klopstock ; *Otto de Wittelsbach*, de Babo ; *L'homme à la minute*, de Hippel. La plupart de ces auteurs appartenaient à la Franc-Maçonnerie.

Bonneville accomplissait une œuvre utile en mettant à la portée du public français ces pièces de théâtre, dont certaines présentent une incontestable valeur. Mais à tous ces auteurs maçonniques, il en ajoutait quelques autres dont le choix prouve son bon goût et sa perspicacité. Il donnait la première traduction française de deux grandes œuvres de Lessing : *Nathan le Sage* et *Miss Sara Sampson*. Hegel, le « familier de Lessing » et le « bon connaisseur de la langue française » pouvait-il l'ignorer, et ne pas lui en être reconnaissant ? Mais Bonneville s'assurait dans ce domaine d'autres titres à la gratitude des amis allemands de la France : il traduisait aussi les *Brigands* de Schiller, *Stella et Clavigo*, de Goethe, et en outre, de ce dernier, *Gætz von Berlichingen* !

Avec *Nathan le Sage*, les *Brigands*, et *Gætz*, Bonneville choisissait précisément les trois drames allemands modernes qui inspirent le plus fréquemment et le plus profondément Hegel, de ses premiers écrits jusqu'à la *Phénoménologie*. Hegel y ajoutera le *Faust*, mais à l'époque de la parution du *Théâtre allemand*, Bonneville n'avait pas la possibilité de connaître le chef-d'œuvre de Goethe.

MANŒUVRES DANS LA TEMPÊTE

Il serait inexcusable, pour qui veut rechercher les sources et les relations cachées de Hegel, de négliger le contexte social et politique dans lequel il vécut. La lecture des publications de l'époque montre que tous les esprits en Allemagne étaient préoccupés, à des titres divers, par les problèmes de la propagande révolutionnaire française, de l'influence et du rôle exact de la Maçonnerie, par les signes de l'action persistante des Illuminés, par la découverte de conspirations diverses, dont celle des *Évergètes* est la plus typique. Partout on parle de Bonneville, de Fauchet, de Bode, de Knigge, de Forster et de leurs amis politiques et idéologiques.

Il est impossible que Hegel ait ignoré le nom, l'action, les idées, l'influence en Allemagne de Bonneville, de la *Chronique du Mois*, du *Cercle social*, des *Amis de la Vérité*.

Quand il adopte certaines opinions que répand *Minerva*, il connaît leur provenance et les milieux français qui les propagent. Il ne s'agit pas d'un innocent que l'on mène par le bout du nez en lui cachant les tenants et les aboutissants des idées brillantes par lesquelles on le séduit.

Dans l'ensemble il adhère à la ligne idéologique et politique de *Minerva* à ses débuts. Il lit les livres qu'elle annonce et conseille : la *Vie de Marianne*, de Marivaux (*Marianens Begebenheiten*)⁶², les *Confessions* de Rousseau, traduites par Knigge, *Jacques et son maître*, de Diderot, etc.

Il suit aussi les variations politiques de la revue.

Elle se déchaîne contre Robespierre, quand celui-ci prend le pouvoir. En particulier Celsner colporte d'innombrables récits, souvent invraisemblables, d'atrocités révolutionnaires⁶³. Selon lui, Marat est un « vampire », un « monstre »⁶⁴, Robespierre a « un visage d'animal »⁶⁵. *Minerva* glorifiera le geste de Charlotte Corday : « âme céleste », « plus grande que Brutus » dira le malheureux Adam Luchs, dont elle reproduit les proclamations et qui, en France, paiera de sa vie ce dithyrambe⁶⁶.

Elle reprendra les accusations généralement formulées en France contre Carrier. Elle insistera en particulier, en octobre-décembre 1794, sur les fameux « mariages républicains », — qui n'ont peut-être jamais eu lieu, mais qui constituèrent un des principaux chefs d'accusation contre Carrier⁶⁷.

Elle publiera le compte rendu du procès Carrier, et même, au début de son premier numéro de 1795, elle n'hésitera pas à placer une gravure de Buchholz représentant *Les mariages républicains et les fusillades de Vendée en l'an 1794*.

A la Noël 1794, Hegel exprime l'opinion que « le procès de Carrier a dévoilé toute l'infamie des Robespierriéristes »⁶⁸. Cette opinion est directement empruntée à *Minerva* qui, à cette date, a tenté de la confirmer par tous les moyens, et aussi grâce à des témoignages bien suspects⁶⁹. On sait que plus tard Hegel reviendra sur ce jugement sommairement antirobespierriste. Dans la *Phénoménologie* il reconnaîtra la Terreur comme un moment nécessaire de l'histoire de la Révolution, il caractérisera Robespierre comme l'homme « qui a pris la vertu au sérieux », il admettra ailleurs qu'on a parfois été injuste à son égard.

Pendant quelques mois, *Minerva* prend ses distances à l'égard de la *Chronique du Mois*, avant que celle-ci ne disparaisse. Archenholtz ne retient plus d'elle que ses attaques contre les Montagnards. Bientôt *Minerva* mettra tous les révolutionnaires français « dans le même sac », et même ses anciens amis Girondins, Brissot, Condorcet (« assoifé d'or », dit-elle !), et même Carra, et même Dumouriez⁷⁰.

Il faut voir dans cette attitude, croyons-nous, l'effet de deux causes.

D'abord elle traduit l'inquiétude, la crainte, le désespoir éprouvés par ces révolutionnaires modérés que sont Archenholtz et ses amis. Ils avaient espéré autre chose de la Révolution française, ils avaient rêvé d'une idylle et se trouvaient plongés dans un bain de sang. Ils ne comprenaient pas que pour asseoir solidement la révolution bourgeoise il fallût aller si loin.

Leur déception se changeait facilement en amertume, ils se sentaient bernés. Au lieu de voir dans la Terreur une conséquence nécessaire des événements antérieurs, ils en faisaient endosser la responsabilité à certains hommes. Et ils se voyaient alors obligés de mettre en cause même les révolutionnaires « bien intentionnés » qui, sans en souhaiter ni en prévoir tous les effets, avaient contribué à déclencher le cataclysme.

Mais la volte-face apparente de certains démocrates allemands s'explique aussi par la situation de plus en plus difficile qui leur est faite en Allemagne. La Terreur suscite au-delà du Rhin une indignation habilement exploitée par les émigrés français et les réactionnaires allemands. A la fin de 1793 aucune approbation ouverte de la Révolution n'est plus possible : le public et la police conjuguent contre elle leurs forces.

Les revues qui veulent survivre doivent donc « hurler avec les loups », et d'autant plus fort que leurs antécédents paraissent plus suspects. C'est le cas de la revue d'Archenholtz. Le moral de son directeur est ébranlé en même temps que la répression se fait plus menaçante.

Mais après ce paroxysme, lorsque Thermidor aura décidément ramené la Révolution à son cours bourgeois, alors *Minerva* reviendra à ses anciennes amours, non sans un certain éclectisme et sans se guérir pour autant de sa versatilité.

Elle recommencera à publier des articles de Carra, le collaborateur de Mercier aux *Annales patriotiques*. Elle présentera la traduction d'articles de Louvet, rédigée par Œlsner⁷¹.

Avec Louvet, nous sommes à nouveau ramenés au *Cercle social* et à Bonneville ! Le *Bulletin des Amis de la Vérité* de Bonneville doit à Louvet une bonne part de son intérêt : « Ce qui rend ce bulletin très précieux pour l'histoire, dit Gallois, c'est qu'il contient tous les articles de Louvet dans cette *Sentinelle* que Roland faisait afficher sur les murs de Paris »⁷².

Mais *La Sentinelle* de Louvet, elle-même, fut tout d'abord éditée au *Cercle social*. A la veille des massacres de septembre, Bonneville avait personnellement aidé Louvet à en préparer un numéro célèbre⁷³.

Louvet jouissait en Allemagne d'une grande popularité, et dans les milieux proches de Hegel.

La traduction de son *Émilie de Marmont* parut en 1794 chez Cotta, à Tübingen. Hegel connaissait très bien ce libraire qui, à cause de l'extraordinaire extension de son entreprise, occupait dans la petite ville de Tübingen, une place de premier plan. Mais il exerçait aussi sur la vie culturelle une influence décisive car il publiait les œuvres des plus grands écrivains allemands de l'époque, en particulier de Goethe. Hegel songea parfois à faire éditer ses propres œuvres chez lui, et il entretint toute sa vie durant avec Cotta les relations les plus cordiales⁷⁴.

La traduction d'*Émilie de Marmont* était d'ailleurs l'œuvre de Thérèse Huber, l'ancienne épouse de Forster, l'amie d'Œlsner, qui résidait à cette époque sur le territoire de Neuchâtel, à quelques kilomètres de la maison où Hegel exerçait alors les fonctions de précepteur. Dans une lettre à Hegel, Schelling parle de Huber comme de quelqu'un qu'ils connaissent bien.

Huber publia les *Mémoires* de Louvet, en 1795, dans la revue *Flora*, éditée elle aussi chez Cotta. Ainsi les Huber traduisaient-ils du Louvet avec autant d'ardeur que le faisait de son côté Œlsner. Mais Huber et Œlsner

collaboraient ensemble à la revue que dirigeait le Suisse Paul Usteri : *Les contributions à l'histoire de la Révolution française*.

Ælsner n'a-t-il pas fait part de cette collaboration à Hegel ? Et ce dernier, même sans une telle incitation, ne devait-il pas être tenté de lire une revue dont le titre se rapportait si bien à ses propres préoccupations et qui groupait tant de rédacteurs connus de lui ?

Si Hegel, comme il est probable, a feuilleté les *Contributions*, il n'a pas dû se sentir trop dépaysé. A côté d'une multitude de petits auteurs français que Thermidor laissait sortir de l'ombre, il y retrouvait le cortège habituel d'Ælsner : un poème de Reinhard ; des notes du citoyen Cotta, le frère du libraire de Tübingen, qui militait à Strasbourg aux côtés des révolutionnaires ; des articles polémiques dirigés contre des adversaires des Illuminés que Hegel connaissait bien, et où l'on prenait la défense du baron de Knigge ; des textes de Louvet, de Condorcet, de Garat, de Sieyès, dont Ælsner rédige lui-même la biographie ; des hymnes maçonniques ; des commentaires très favorables à l'abbé Fauchet ; des traductions de lettres de Hélène Maria Williams par Huber, des extraits des mémoires de Mme Roland, le portrait de Sieyès par Bréa, mais aussi celui de Vergniaud par François de Bonneville, portant le nom du dessinateur⁷⁵ ; une longue note sur le rôle maçonnique et illuminé de Nicolas de Bonneville dans la Révolution française, et un poème en français de celui-ci, un *Hymne à l'indépendance*, assez fade, etc.⁷⁶.

Cet ensemble définit un style de pensée et un milieu social, les mêmes qui apparaissent dans *Minerva* en Allemagne et dans la *Chronique du Mois* en France.

Comme nous le verrons, Hegel paraît ne pas s'être limité à ce que *Minerva* lui permettait de connaître directement de la pensée des auteurs dont elle traduisait des fragments. Intéressé par les chapitres que publiait *Minerva*, il a tenu à consulter les livres entiers d'où ils étaient extraits. Bien plus, il lui est arrivé de s'occuper des autres œuvres de l'auteur que *Minerva* signalait à son attention.

Puis, il s'est tourné vers des écrivains que *Minerva* n'avait ni publiés, ni cités, mais qui appartiennent au même milieu social et qui relèvent de la même idéologie, suivent le même courant politique que son directeur et ses collaborateurs, tous enclins au Girondinisme, tous entichés de Franc-Maçonnerie, tous artisans de la propagande révolutionnaire française en Allemagne.